

**Pierre Béhel**

**Carcer**  
**et autres libérations**

***Nouvelles***

## **Carcer et autres libérations**

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

**<http://www.pierrebehel.com>**

Version papier imprimée par :

The Book Edition / Reprocolor

113 rue Barthélémy Delespaul

59021 Lille Cedex

<http://www.thebookedition.com>

## **Carcer et autres libérations**

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

## **Carcer et autres libérations**

## **Carcer et autres libérations**

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

## **Carcer et autres libérations**

**Carcer et autres libérations**

# **Carcer**

## **Carcer et autres libérations**



# Carcer et autres libérations

## Les murs

Les hauts murs de pierres ceinturaient un vaste terrain carré, le long de rues tristes. Epais, irréguliers mais solides, ils dressaient leur masse face aux passants. Ils n'étaient pas tout jeunes, ça non. Ils en avaient vues des années, des siècles peut-être.

Les maisons d'en face ne parvenaient qu'avec peine à les dépasser, au bout de plusieurs étages. Même dans les niveaux les plus élevés, la masse obsédante des murs demeurait depuis toujours, nuits et jours, dans l'esprit des habitants, qu'ils soient d'un côté ou de l'autre de ces murailles.

Le quartier était marqué par la présence de ces murs. Même plusieurs rues alentours, les appartements trouvaient difficilement acquéreurs ou locataires lorsque leurs occupants s'en allaient. Et le prix de l'immobilier s'en trouvait bien sûr affecté.

Sur un côté, les murs étaient longés non pas par une rue étroite mais par un boulevard. Sa largeur pouvait compenser la hauteur de la muraille. Et les édiles avaient jugé bon, bien des années auparavant, de border ce grand axe d'arbres aujourd'hui centenaires qui dissimulaient aux automobilistes le sinistre bâtiment. Il ne fallait pas démoraliser le salarié se précipitant à son travail le matin ou revenant chez lui le soir. Ces chênes

## **Carcer et autres libérations**

avaient désormais une taille suffisante pour que l'on puisse les apercevoir de l'intérieur de l'enceinte.

Mais les arbres avaient été placés à plusieurs mètres des murailles. Le trottoir prenait alors la forme d'une placette où quelques bancs permettaient aux anciens du quartier de venir se reposer, à l'air libre. Mais à l'ombre des murs, tout de même.

Cette ombre semblait même être entrée dans la texture des murs. Le passant qui s'approchait pouvait voir des cailloux de toutes les formes et de couleurs variées unis par une sorte de ciment. Mais une pellicule d'ombre s'était posée sur ces pierres parfois claires à l'origine. Les effets de l'air vicié des villes.

Mais les murs tenaient. Ils étaient toujours là.

Certaines voix s'étaient bien élevés pour réclamer leur destruction. En vain.

Pourtant, ils ne servaient plus guère. Ils étaient présents, c'est tout.

La seule issue de l'enceinte était constituée d'une grande porte métallique. Ses deux lourds battants n'avaient plus joué sur les gonds depuis bien des années. Même la petite porte creusée dans le battant de droite, destinée aux piétons, semblait rouiller d'ennui.

Jadis, pourtant, ces portes s'ouvraient plusieurs fois par jour. Elles donnaient accès à un corps de

## Carcer et autres libérations

bâtiment posé contre la face intérieure de la muraille. Plus exactement, en franchissant cette porte, on se retrouvait dans une sorte de grand couloir prévu pour que puissent s'y accumuler plusieurs véhicules les uns derrière les autres avant de franchir une seconde porte. Mais celle-ci ne s'ouvrait jamais sans que la première n'ait été refermée. Jamais. Des passants auraient pu peut-être, sinon, voir au-delà, voir l'intérieur de l'enceinte, voire franchir ce couloir sombre et entrer à l'intérieur des murs. Folie. Qui aurait pu faire cela ? Qui aurait pu en avoir envie ?

Bien sûr, on entrait. On sortait aussi. Certains pour leur travail. D'autres n'avaient pas le choix. Ils auraient bien tenté de sortir. Mais les murs –et la double porte– étaient là pour les en dissuader.

Dans le corps de bâtiment où prenait place l'unique entrée, il n'y avait guère que quelques bureaux, un garage, quelques autres pièces aux attributions ayant varié au cours du temps. Des hommes y avaient travaillé. D'autres n'avaient fait qu'y passer. Selon le sens de leur passage, leur âme était lourde d'affliction ou au contraire légère d'espoir. Mais, même dans ce cas, il leur fallait franchir les murs.

Ils séparaient deux mondes : le dedans et le dehors. C'étaient deux mondes disjoints, comme deux réalités.

## Carcer et autres libérations

D'un côté, il y avait des appartements, des commerces, des enfants jouant dans les rues, du soleil, de l'air libre... De l'autre, de longues et hautes bâtisses grises aux toits d'ardoises noires s'accumulaient, écrasant ceux qui se trouvaient à leur pieds ou en leur sein.

Lorsque l'on avait franchi l'obscur couloir qui s'ouvrait sur la rue, sur l'extérieur, mais dans le mauvais sens, on se trouvait dans une cour contenant ces ignobles bâtiments. Ils avaient suffisamment d'étages pour dépasser les murs. On pouvait même les voir de la rue. Les voir, mais sans plus. Personne n'en demandait plus, d'ailleurs. Tout le monde aurait voulu même ne pas les voir. Quelque part, les murs étaient bénis car ils cachaient ces bâtiments. Ils les isolaient du monde réel, du monde des vivants, de celui des appartements, des commerces, des enfants jouant dans la rue...

Les bâtiments étaient construits de la même manière que les murs, dans les mêmes matières. Et la même pellicule sombre les recouvrait.

Quand on en était là, on pouvait aller plus loin. Bien souvent, on le devait. C'était trop tard pour reculer. Le Destin semblait vous prendre par l'épaule et vous dire « allez, viens... ». Non. Cela aurait été gentil, agréable presque. Il se contentait de vous pousser, à grand coups de pieds dans les fesses si nécessaire.

## Carcer et autres libérations

Alors, on entrait dans ces longs bâtiments. Et on découvrait qu'ils étaient creux. Chacun n'était constitué que de deux hautes parois, comme deux murs, séparées par tout un attirail de passerelles métalliques. Et, dans chaque paroi, étaient creusées des sortes de cavernes fermées par de lourdes portes en acier. Les passerelles longeaient chaque niveau de cavernes sur chaque paroi, et certaines franchissaient l'abîme pour rejoindre la paroi d'en face. Des escaliers de métal desservaient chaque passerelle aux deux extrémités du bâtiment, appuyés sur des murs plus fins qui clôturaient l'abîme de part et d'autre.

Dans cet univers de pierre et de métal, même la sombre pellicule qui enveloppait les murs et le bâtiment lui-même n'avait pas pu entrer.

Alors, autant les murs que les portes d'aciers qui les creusaient à espaces réguliers restaient aussi propres et claires qu'au premier jour. Il y a bien longtemps.

Et tout cela était baigné dans une douce lumière apportée par de vastes surfaces vitrées s'ouvrant dans les toits noirs. Malgré tout, même ici, on pouvait voir le ciel.

Il arrivait qu'il soit bleu.

Mais dès que l'on franchissait une ultime porte, dès que l'on entrait dans une de ces cavernes qui

## Carcer et autres libérations

semblaient creusées dans les parois de ces bâtiments, on savait que l'on irait pas plus loin. Il n'y avait pas d'autre issue que la lourde porte d'acier qui, à cet instant, claquait dans votre dos avec un son lourd. Il suffisait d'entendre ce son une fois pour comprendre qu'un son, habituellement si diffus, intemporel et léger, pouvait être réellement lourd.

Oh, oui, il y avait bien ce soupirail, à presque deux mètres de hauteur, juste sous le plafond, sur la paroi en face de la porte d'acier. Mais même un enfant, comme ceux qui jouaient dans la rue, dehors, au-delà des murs, même l'un de ces plus jeunes enfants n'aurait pas pu s'y faufiler.

Et, si jamais un contorsionniste avait pu monter jusqu'à ce soupirail, puis, par on ne sait quel miracle, avait pu s'engager dans l'étroit passage, il n'aurait pu que crier de désespoir. Des barreaux d'acier fermaient l'issue. Ils séparaient du ciel que l'on devinait pourtant au-delà.

Et il arrivait qu'il soit bleu, malgré tout.

La pièce ainsi délimitée était une sorte de cube. Quatre couchettes, deux lits superposés à raison d'une paire de chaque côté de la porte d'acier, dissimulaient les murs des côtés. Ils étaient poussés contre la paroi où s'ouvrait le soupirail mais n'arrivaient pas jusqu'au mur où était placée la porte. Dans l'espace laissé libre, on trouvait d'un côté un robinet, de l'autre un siège de

## **Carcer et autres libérations**

toilettes. C'étaient des aménagements récents à l'échelle de l'âge de ce lieu.

Le tableau ne serait pas complet sans signaler cette petite table en métal sous le soupirail. Il n'y avait pas de chaise. La place aurait manqué, de toute façon.

Quelques encoches étaient parfois creusées dans le crépis qui recouvrait les murs de la pièce, ultimes avatars des grands murs qui séparaient du dehors. Quelques graffitis s'y lisaient aussi parfois, ainsi que dans la peinture écaillée recouvrant les lits ou la table.

Fin de la visite. On est arrivé au bout et il n'y a pas de demi-tour.

Tout cela était vide, désert, depuis des années. Personne ne savait bien quoi faire de ces vieilles pierres, de cet univers sombre.

Et puis, il y avait eu de l'agitation.

On avait beaucoup dérangé ces vieilles pierres. On avait beaucoup dérangé ces vieilles passerelles, ces vieilles portes d'acier. Beaucoup d'hommes avaient de nouveau travaillé dans ces endroits sombres.

Et la vieille pellicule sombre qui recouvrait les murs avait été retirée, autant sur les murs extérieurs que sur ceux des bâtiments. Les grandes verrières avaient été changées. Le toit avait été rajeuni.

## Carcer et autres libérations

Les murs eux-mêmes avaient été dérangés, modifiés, parfois détruits tandis que d'autres naissaient.

Oh, je vous rassure, de dehors, toute cette agitation se remarquait à peine. Les hauts murs étaient toujours là, plus propres voilà tout. Et, dans le quartier, on en était plutôt content.

Mais on se demandait quand même ce que tout cela cachait. Car il était évident que, si l'on faisait tout ce remue-ménage, ce n'était pas pour abattre ces affreux murs, réunir le dehors et le dedans, redonner au quartier cet espace qui en avait été arraché il y a si longtemps.

Personne n'avait idée de l'identité des nouveaux propriétaires. Il y avait bien un permis de démolir et un autre de construire affichés dehors : c'est la loi. Mais ils comportaient le nom d'une obscure société civile immobilière qui, comme par hasard, était le même que le nom de la rue où se trouvait la grande porte d'acier.

C'était beaucoup de mystères pour un bâtiment qu'on aurait bien voulu voir détruit.

Il y avait bien un aspect positif dans tout cela : personne n'avait touché aux arbres, ni aux bancs. Et, sur le boulevard qui les côtoyaient, les automobiles continuaient de passer sans se poser de questions.



## **Carcer et autres libérations**

### **Les portes**

Trois cars de reportages étaient garés devant la lourde porte d'acier. Les caméras montées sur les toits étaient inertes pour l'instant. Mais, à l'intérieur de chacun, des techniciens s'affairaient. A l'extérieur, des journalistes tentaient de se réchauffer, l'un en sautant sur place, un autre en dansant le jerk sur une musique imaginaire, un troisième en buvant du café... Chacun avait sa méthode mais aucune ne semblait bien efficace dans ce petit matin de la fin de l'hiver, officiellement de début de printemps. Il ne pleuvait pas. Il ne neigeait pas. Le ciel était bleu. D'un bleu glacial.

Les balcons alentours avaient soudain acquis une valeur commerciale inespérée. Des photographes les avaient presque tous loués, à la grande surprise des habitants des immeubles. Tous regardaient la rue, puis la porte, puis les bâtiments derrière les murs, puis à nouveau la rue, et cela sans arrêt.

Toute cette agitation avait également attiré quelques badauds. Bien peu, en fait. Il est vrai qu'il faisait tôt. L'heure idéale pour être en direct au premier journal télévisé du matin.

Tous avaient regardé la télévision la veille, jusqu'à une heure avancée. Mais ils étaient bien tous là. Aucun n'était en retard dans les brumes du matin.

## Carcer et autres libérations

Alors, les premiers flashes se mirent à crépiter. En entendant ce bruit caractéristique, ceux qui sommeillaient encore un peu poussèrent un grognement. Dans quelques minutes, ils pourraient aller achever leur nuit. Antenne. Pile à l'heure. Les caméras s'activèrent. Les unes fixaient la porte. Les autres visaient le bout de la rue.

Deux fourgons venaient d'y apparaître. Ils roulaient à vive allure, du moins au regard de la taille de la voie. Simultanément, les deux grandes portes de métal bleues se mirent à tourner sur leurs gonds. Elles ne faisaient pas de bruit : tout était bien huilé et animé par de petits moteurs électriques. Elles ne se faisaient remarquer que par leur peinture neuve.

Le chronométrage semblait parfait. Les portes avaient achevé leur mouvement au moment précis où entrait le premier fourgon. Les deux s'entassèrent dans le couloir, l'un derrière l'autre, se touchant presque. Les portes entamèrent alors, quelques secondes à peine après l'entrée du premier fourgon, leur fermeture. Toujours en silence.

Seuls les flashes crépitaient. Dehors. Pour les fourgons et leurs occupants, toute cette agitation était maintenant dehors et, eux, étaient dedans.

## Carcer et autres libérations

La seconde paire de portes se mit en mouvement. Bientôt, les deux fourgons entrèrent dans la cour et se garèrent l'un à côté de l'autre, l'avant contre le mur d'enceinte. Les objectifs des caméras situés sur les toits des bâtiments ne les quittaient pas du regard. Ceux qui étaient dehors, les photographes, les journalistes, les techniciens, les habitants du quartier, ne pouvaient pas voir ce qu'il y avait dedans, de ce côté des murs.

Les moteurs des fourgons s'arrêtèrent. Quatre gardiens sortirent du plus proche des longs bâtiments qui s'alignaient dans la cour. Ils ouvrirent chacun une porte d'un fourgon, aidant ceux qui sortaient à descendre.

Chaque fourgon relâcha dix personnes. Elles étaient encore un peu abruties par le trajet à toute allure dans les rues de la ville sur des bancs pas vraiment confortables. Heureusement, les gardiens leur tendaient la main et les soutenaient pour descendre. Il est vrai que c'est peu aisé de sortir de l'arrière d'un fourgon avec les mains et les pieds entravés. Les chaînes n'étaient pas vraiment lourdes mais limitaient bien sûr les mouvements. En plus, la plupart tremblaient. Leur tunique et leur pantalon de toile rouge ne semblaient pas être suffisamment chauds pour la saison. Mais l'écarlate se voyait de loin. Et puis, sans chaussettes, des tennis ne tenaient pas bien chaud non plus.

## **Carcer et autres libérations**

Les Tuniques Rouges formèrent une colonne sur deux files. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Silence dans les rangs. Silence autour. Les consignes étaient claires.

La colonne s'ébranla en réponse à un discret signal d'un gardien. Elle entra dans le bâtiment par une porte basse. Les caméras situées à l'intérieur prirent alors le relais. Déjà, il faisait plus chaud. Comme prévu, les deux files se séparèrent, prenant chacune un escalier. Les hommes héritaient de la face nord du bâtiment, les femmes de la face sud.

Le seul bruit était encore celui des pas et des chaînes s'entrechoquant. Et puis les gardiens y ajoutèrent celui des clés que l'on manipule, des serrures que l'on fait jouer, des portes d'acier que l'on ouvre puis que l'on ferme. Chaque Tunique Rouge se voyait débarrassé de ses liens avant d'entrer dans son nouvel appartement qui ne serait qu'à lui.

Et les caméras suivaient avec soin les mouvements. Elles couvraient tout le Dedans.

A l'intérieur des cellules, il y avait bien du changement depuis la construction de la prison. Toutes les Tuniques Rouges firent les mêmes gestes, avec le décalage dû à leurs entrées successives dans leur nouveau logis. D'abord, se masser les poignets et les chevilles. Pour la plupart, c'était la première fois qu'ils

## Carcer et autres libérations

étaient entravés. Et puis, toujours sans bouger d'à côté de la porte qui venait de se fermer, ils regardèrent avec soin l'endroit.

Il y avait deux soupiraux dans le mur en face. Normal : deux anciennes cellules avaient été réunies pour en faire une seule. A leur droite, une cabine de douche et des toilettes, l'ensemble séparé du reste de la pièce par un rideau.

Au centre, une petite table, une chaise. Sous les soupiraux, un lit, muni d'un matelas, au dessus duquel on avait empilé des couvertures, des draps et un oreiller. A côté de la porte, mais à gauche, une armoire pourrait contenir quelques affaires personnelles. Elle était suffisamment grande pour dissimuler une ancienne porte, celle donnant dans l'ancienne cellule qui, désormais, constituait la moitié gauche de leur logis. Tout le mobilier était de bois clair, du pin sans doute, et d'un style dépouillé.

Tous remarquèrent les crépis neufs, l'odeur de peinture qui persistait encore un peu. Tous les murs étaient blancs, comme neufs. L'endroit n'avait jamais connu tel luxe.

A côté de l'armoire, il y avait une sorte de passe-plats. Il était en pierres, construit à l'aide des débris de l'ancien mur de séparation du milieu de la pièce actuelle. En fait, il ressemblait presque à une bouche de cheminée. Deux orifices fermés par des portes d'acier se

## **Carcer et autres libérations**

superposaient. Les consignes et le fonctionnement du dispositif avaient été expliqués à chaque Tunique Rouge. Chaque orifice s'ouvrait sur un sas et était fermé aux deux extrémités par une porte synchronisée avec celle d'en face : un mécanisme déclenchait la fermeture d'une porte lorsque l'on ouvrait l'autre ou, au contraire, empêchait l'ouverture de l'une si l'autre n'était pas parfaitement fermée. Le sas du haut servait à la nourriture et au linge propre. Celui du bas, au reste.

Et puis, enfin, au fond, à gauche, il y avait l'ensemble informatique. Chaque Tunique Rouge, là encore, fit le même geste, au bout d'un temps assez similaire à celui mis par les autres. Il était sous le regard de quatre caméras fixées au plafond, chacune dans un coin, pour donner une vue plongeante sur l'ensemble de la pièce.

Il se dirigeait vers la console, s'asseyait sur le siège placé contre le bureau et tapait sur le clavier son identifiant et son code. L'ordinateur se connectait alors.

Et la caméra placée au dessus de l'écran se mettait en route. Alors, il fallait sourire. Sans un regard pour le ciel désespérément bleu au travers des soupiraux.

# Carcer et autres libérations

## Les toits

En se levant ce matin, il savait qu'une étape était franchie. Il jouait sa carrière après tout. Une boule s'était formée dans sa gorge et refusait obstinément de s'en aller. Et s'il s'était trompé ? Il avait des rêves horribles en ce moment. Il se voyait, sans domicile fixe, errer dans les rues, dormir sous les ponts... Stupide. Il avait assez d'argent de côté pour prendre sa retraite, même à son âge. Mais le supporterait-il ?

Olivier se redressa en frappant à la porte. Et il ne put s'empêcher de resserrer le nœud de sa cravate avant d'entrer.

Le Grand Patron était là, assis derrière son bureau. Le directeur général était debout, encore. Il se retourna pour accueillir Olivier. Il était souriant. Bon signe. Pourtant, le sourire paraissait un peu forcé, crispé.

Derrière le bureau, la baie vitrée laissait voir toute la ville, des milliers de toits de toutes sortes. Et un ciel bleu immense, sans un nuage. Un superbe ciel bleu d'un hiver glacial.

« Alors, mon petit Olivier, ces chiffres ?

- Au dessus de nos attentes, monsieur. De 5 points.

## **Carcer et autres libérations**

- Bien. Bien. Maintenant, il faut tenir sur la durée. Votre idée nous a coûté assez cher. Il faut rentabiliser. Les confrères ont parlé de la chose. La plus prolixie est évidemment la presse écrite : ils ne sont pas concurrents.

- L'installation des participants s'est déroulée comme prévu. Chacun a pris possession de sa cellule et a pu se connecter. Aucun incident technique jusqu'à présent. Les serveurs tiennent le coup, bien que, là aussi, on reçoive beaucoup plus de connexions que prévu. Le service informatique surveille ça de près et peut réagir rapidement en cas de faiblesse.

- Parfait. La soirée d'hier a-t-elle été aussi un succès ?

- Tout s'est bien passé, monsieur.

- Vous aviez bien fait les choses. Le champagne était excellent, comme le repas. C'est important pour la bonne humeur des participants. Les plus grandes vedettes du pays ne nous auraient pas pardonné d'avoir lésiné sur ce genre de détails. Déjà qu'elles hésitent de plus en plus à venir dans nos émissions...

- L'audience maximale a été atteinte en milieu de soirée, quand on a remis en direct leurs tuniques rouges aux participants avant de les envoyer se coucher.

- Vous ne les aviez pas enchaînés pour dormir, tout de même ?



## Carcer et autres libérations

- Non, non, monsieur. Leur dernière nuit *dehors* s'est passée dans le luxe, comme prévu. Ce matin, on les a réveillés à cinq heures. Ils ont été enchaînés après le petit déjeuner, juste avant de sortir de l'hôtel pour monter dans les fourgons, devant nos caméras.

- Vous avez vu le reportage des salopards d'en face ?

- Oui, monsieur. Ce n'est pas étonnant. Les syndicats de gardiens de prison sont furieux et ils ont sauté sur l'occasion pour dénoncer la mise en spectacle de leur métier. Pourtant, au prix où l'on nous a vendu les immeubles... plusieurs véritables établissements pénitentiaires vont pouvoir être rénovés !

- Grâce, pour une grande part, aux sociétés du groupe. Si j'ai accepté votre idée, c'est aussi parce que le seul terrain de la prison que nous avons acheté vaut plus cher que le prix payé. Nous commençons une première rentabilisation grâce à votre émission. Ensuite, on casse tout. Et puis on construit de superbes immeubles résidentiels. Un tour de passe-passe entre sociétés du groupe. Sans compter les contrats de rénovation des vraies prisons... »

Le directeur général toussa, se racla la gorge et intervint.

« Monsieur le président, il y a un problème imprévu.

- Oui ?

## Carcer et autres libérations

- Les Monuments Historiques.

- Pardon ?

- Des bureaucrates du Ministère voudraient classer notre prison Monument Historique.

- Quelle est cette plaisanterie ? Nous avons eu tous les accords avant de nous lancer !

- Oui mais il y a eu les élections depuis...

- Fâcheux. »

Il y eut quelques secondes de silence. Le président prit son nez entre ses mains, posant les pouces sous son menton. C'était sa position de réflexion. Il ne fallait pas le déranger avant qu'il ne reprenne la parole.

« Bon, mon petit Olivier, pouvez-vous me rappeler le principe de votre émission ?

- Bien sûr, monsieur. La base est celle d'une télé-réalité en huis clos classique. Cependant, si le public reste très voyeur et avide de ces émissions, les concepts qui se succèdent depuis quelques années manquent d'originalité et le public se lasse. Les audiences chutent. Aux Pays Bas comme en Allemagne, plus aucune chaîne n'en diffuse. Nous avons donc remixé les éléments. Au contraire des émissions traditionnelles, les candidats sont séparés, chacun dans leur cellule. Ils communiquent les uns avec les autres comme le public communique avec eux : par Internet. Cette interaction avec le public est la deuxième originalité. Les téléspectateurs ne se contentent pas de regarder les candidats vivre.

## **Carcer et autres libérations**

- Le côté carcéral ajoute une touche de sadisme à l'ensemble.

- En effet. Nous avons poussé le principe des émissions antérieures au bout. Les candidats sont toujours isolés, prisonniers d'une manière ou d'une autre. Nous avons donc choisi d'en faire de vrais prisonniers, dans une vraie prison. Bien entendu, ils sortent au fur et à mesure qu'ils perdent. La liberté est une défaite. »

Le Président s'était plongé dans un dossier. Olivier se tut, attendant une question.

« Bien. Je lis ici que les internautes peuvent se connecter au site de l'émission et observer tout ce que font les candidats. Rien de bien neuf.

- Nous avons rompu un autre principe par rapport aux émissions antérieures : les animateurs ne commandent plus les activités des candidats. Nous nous contentons de filmer, de choisir les bons moments, de les interviewer de temps en temps... Par contre, les internautes peuvent voir non seulement ce qui se passe dans chaque cellule mais aussi sur l'écran de chaque candidat.

- Vous avez centré votre émission sur l'informatique, décidément.

- Oui, monsieur. Notre filiale d'assemblage électronique fait d'ailleurs partie des sponsors, comme

## **Carcer et autres libérations**

le fournisseur d'accès Internet du groupe. Des candidats ont un profil plus artistique que d'autres. Certains sont des ingénieurs informaticiens. Mais tous vont avoir pour activité principale de 'faire quelque chose' avec leurs ordinateurs, selon leurs envies mais, surtout, selon les demandes des internautes. Les candidats disposent de tous les accessoires et de tous les logiciels nécessaires pour effectuer tous types de travaux, voire pour jouer en ligne avec des téléspectateurs. Leurs connexions Internet sont parmi les plus rapide de la ville.

- Et les éliminations ?

- Selon les votes réalisés par les Internautes. Les candidats ne se connaissent pas les uns les autres, ne se rencontrent pas et n'interagissent pas directement les uns sur les autres. »

## Carcer et autres libérations

### Inauguration

Carole soupira. Elle était fatiguée. La fête d'hier, d'abord, et puis cette nuit trop courte où, d'ailleurs, elle avait peu dormi. Le stress sans doute.

Elle porta ses mains à son cou, croisant les doigts derrière sa nuque. Elle s'étira le buste en basculant sa tête en arrière et en écartant les bras. Ses doigts craquèrent. Et puis elle sépara ses mains, étendit ses bras au maximum, leur fit faire quelques mouvements. Elle se sentait déjà un peu mieux, un peu plus réveillée. Les salauds ! la lever à cinq heures du matin !

Sur l'écran de l'ordinateur, il y avait juste un « bureau par défaut » : quelques icônes de base, un fond vert... Beurk. Le menu des programmes comportait bien tous les logiciels dont elle aurait besoin, et bien plus. On avait prévu quelques jeux permettant d'affronter des internautes à travers toute la planète, soit pour leur faire la chasse et les exterminer dans un vaste labyrinthe, soit en construisant des civilisations plus puissantes que celles de ses adversaires, soit... Il y avait de tout. Un peu d'organisation allait être nécessaire pour rendre ergonomique tout ça : regrouper les programmes par utilisation dans des sous-menus, placer les bons raccourcis sur le bureau virtuel... et changer cet affreux fond vert avant de devenir totalement déprimée.

## Carcer et autres libérations

Elle regarda autour d'elle. Au travers du soupirail à sa droite, elle vit le ciel bleu, malgré les doubles-vitrages et les barreaux. Elle se surprit à sourire. C'était, il est vrai, un sourire méchant, ironique. Un appartement de style ancien, aux belles pierres ravalées, un plafond qu'on aurait pu croire roman par sa courbure, et un ordinateur du dernier cri... Elle vivait dans l'appartement de ses rêves. Enfin, bon, « presque ». Il n'y avait pas de grandes fenêtres ouvrant sur un vaste parc. Mais il y avait une belle porte d'acier bien fermée.

Au plafond, les quatre caméras restaient figées. Il n'était pas prévu qu'elles puissent bouger. A elles quatre, de toutes façons, elle embrassaient la pièce parfaitement. Par contre, elles étaient bien protégées dans une solide coque en carbone. Des fois que Carole aurait voulu les détruire... Alors, elle se contenta de les regarder. Souriez, vous êtes filmés. Alors, elle sourit. Après tout, elle était payée pour ça.

Un signal sonore retentit trois fois à sa gauche. Une lumière s'était mise à clignoter au dessus du passe-plats.

Carole se leva et ouvrit le panneau du dessus qui bascula vers le haut sans un bruit. Son petit frère du dessous suivit le même mouvement en parfaite coordination. Le clignotant s'éteignit tandis qu'un bip assez stressant se mit à retentir. Pas très fort, juste pour

## Carcer et autres libérations

signaler qu'on a oublié quelque chose. Elle prit le plateau de plastique rouge qui se trouvait dans le sas et le porta sur la table, au centre de la pièce. Puis elle se retourna pour refermer le passe-plats. Le bip se tût. Sur le plateau, il y avait une sorte de grosse tasse en aluminium remplie d'un liquide sombre et quelques tartines de pain.

Elle but une gorgée du liquide sombre. Cela aurait dû être du café. Mais le goût était assez lointain, très atténué, comme si le cuisinier avait voulu faire une expérience sur la mémoire de l'eau en diluant sans cesse son liquide dans l'espoir que le goût resterait identique mais sans qu'une seule molécule de café ne subsista.

Elle avait faim : son dernier repas remontait à la veille. Et se lever tôt, ça creuse... Du pain sec. Ni beurre, ni rien.

Alors, soudain, dans sa gorge, elle sentit une sorte de boule douloureuse. Elle dut écraser avec un doigt une petite larme qui commençait à se former au coin de son œil droit. Pas question de pleurer devant quatre ou cinq caméras.

Après tout, elle venait juste de sentir dans sa bouche et son estomac où elle se trouvait. Elle était en prison. En prison. La prison. Elle se répétait le mot « prison » en mâchonnant son pain sec et en buvant son ersatz de café. Elle se le répétait en soupirant un peu et en évitant de pleurer. Surtout, ne pas pleurer.

## Carcer et autres libérations

Elle repensa à ses tartines grillées, celles qu'elle avait mangées la veille, comme tous les matins. A chaque fois, elle posait les deux tranches sur sa table, à côté d'une vraie tasse (en grès) de vrai café (pur arabica). Et puis elle ouvrait le pot de pâte à tartiner au chocolat et à la noisette. Avec une cuillère, elle piochait une masse collante qu'elle jetait sur l'une des tartines. Le plus souvent, un mince filet glissait sur la table. Il pouvait former juste un petit serpent ou un gros pâté. Dans les deux cas, elle se jetait dessus et, d'un vif mouvement du doigt le faisait disparaître dans sa bouche. Hop. Alors, elle s'attelait à étaler la pâte sur la première tartine. Et puis elle recommençait toute la manœuvre avec la seconde. Elle achevait d'abord la préparation des deux tranches avant de refermer le pot puis seulement enfin de manger, en commençant par lécher la cuillère.

Tous les matins, elle faisait les mêmes gestes, sans y penser, sans savourer ce bref plaisir. Elle n'y pensait plus. C'était « normal ». C'était fini.

Enfin, bon, n'exagérons rien. Après tout, elle n'était pas condamnée à rester ici pour l'éternité. Mais pour combien de temps ? C'était là une grande inconnue. Malgré tout, saurait-elle retrouver le plaisir de sa tartine grillée recouverte de pâte chocolatée ? Sans doute plus jamais de la même façon, plus jamais avec la même innocence. Plus jamais.



## Carcer et autres libérations

Elle n'avait pas réalisé avant d'avoir avalé son pain sec que c'était ces petits détails qui donnaient raison à la publicité. « Vous changerez votre vie. Plus jamais elle ne sera pareille. Apprenez sur vous-mêmes. Apprenez sur les autres. Apprenez sur le e-monde. Soyez candidat à *Carcer*, le nouveau jeu de notre chaîne. »

On ne pouvait poser sa candidature que par Internet, sur le site web de la chaîne de télévision. Il y avait d'abord quelques questions simples, histoire de vérifier que le candidat connaissait un minimum l'informatique. Puis on rentrait dans des questions plus personnelles. Enfin, on devait déposer un CV et une lettre de motivation, par courrier électronique.

Les responsables du jeu opéraient un premier tri sur les éléments fournis. Il fallait être célibataire, bien connaître Internet, être immédiatement disponible et pour une durée indéterminée... La plupart des candidats, comme Carole, étaient de jeunes chômeurs célibataires, mis à mal par la récession dans le secteur de la haute technologie. Ils s'étaient crus sur un nuage, tout allait bien. Mais, en fait, ils montaient vers les cieux sur une bulle de savon. Et celle-ci avait explosé en montant trop haut. Retour –un peu abrupt– sur le plancher des vaches. Boum. Alors, pourquoi ne pas tenter *Carcer* ?

## **Carcer et autres libérations**

Il suffisait de faire ce que tous rêvaient : rester sur son ordinateur toute la journée, sans aucune difficulté pratique, avec prise en charge complète des aspects les plus absurdes et répétitifs de l'existence (préparer la nourriture, laver et repasser son linge...)... Un rêve. En plus, il y avait l'argent. Ils touchaient un vrai salaire. Bien sûr, impossible d'en profiter avant la sortie. Ils n'en auraient d'ailleurs pas besoin tant qu'ils resteraient dans le jeu. Enfermés dans le jeu, même, au sens propre.

En plus, s'ils restaient jusqu'au bout... le jackpot ! Bon, d'accord, personne ne savait bien combien de temps ça allait durer cette aimable plaisanterie puisque le choix de leur sortie ne leur incombait pas.

Et puis... la liberté était une défaite.

# Carcer et autres libérations

## Stanford Experiment

« Dans le reportage de notre concurrent, il y a quelque chose que j'ignorais et je n'aime pas cela.

- Oui, Monsieur ?

- Connaissez-vous l'expérience de Stanford ?<sup>1</sup>

- Oui, Monsieur.

- Que savez-vous exactement à ce sujet que vous ne m'avez pas dit ?

- Il y a quelques années, un professeur de psychologie de Stanford décida de mener une expérience de comportement social en grandeur nature. Un groupe d'étudiants, tous volontaires, fut réparti en deux sous-groupes : des prisonniers et des gardiens. Ces derniers avaient carte blanche mais tout se déroulait sous l'œil de caméras. Les prisonniers furent enfermés dans des cellules aménagées dans une partie du campus, sous le contrôle exclusif des gardiens.

- Que se passa-t-il ensuite ?

---

<sup>1</sup> L'expérience de Stanford est réelle et est devenue un classique de la psychologie clinique. Le professeur qui l'a menée est Philip Zimbardo. Elle est aussi montrée comme l'exemple des dérives à ne pas suivre dans le cas d'expériences en sciences de l'homme. *Courrier International* (n°576, 15-21 Novembre 2001, page 65) a reproduit un article de *The Guardian* à son sujet à l'occasion de la mise en route d'un nouveau jeu de 'télé-réalité' sur la BBC nommé 'The Expériment'.

## Carcer et autres libérations

- L'expérience fut arrêtée au bout de six jours.

- Pourquoi, mon petit Olivier ?

- Eh bien... Elle avait trop bien réussi, en quelque sorte. L'objectif était de voir en quelles circonstances l'individu acceptait ou rejetait l'oppression, qu'il soit du côté opprimé ou oppresseur. Tous les étudiants étaient des « pacifistes » selon l'enseignant qui mena l'expérience. Or les matons devinrent rapidement de vrais nazis. Les pires exactions avaient lieu la nuit, alors que les gardiens étaient persuadés que plus personne ne regardait ce que filmaient les caméras.

- Que se passera-t-il si notre prison dégénère de la même façon ?

- Cela n'arrivera pas, Monsieur.

- Pourquoi diable cela n'arriverait pas chez nous ? Pourquoi à Stanford et pas chez nous ?

- Il n'y a aucun contact entre les gardiens et les prisonniers. Nos gardiens sont des hommes d'entretien qui livrent les repas, récupèrent la vaisselle sale... Les prisonniers sont enfermés et le restent, complètement isolés sur le plan physique. A Stanford, les gardiens réalisaient des fouilles corporelles, obligeaient les détenus à se soumettre à des corvées ou à des tâches humiliantes. Dans notre jeu, les gardiens n'ont aucun pouvoir sur le quotidien du prisonnier.

## Carcer et autres libérations

- Pourquoi l'expérience de Stanford n'a-t-elle pas été arrêtée dès les premières exactions ?

- En fait, les superviseurs voulaient tirer des enseignements de l'expérience, donc il fallait une certaine durée. Et ils avaient acquis un total détachement vis-à-vis des objets... pardon, des sujets de l'expérience. Au point de considérer qu'un prisonnier ayant des réactions cutanées psychosomatiques les développait volontairement pour avoir un prétexte d'obtenir sa libération...

- Terrifiant. Dites-moi, Olivier, dans notre cas, c'est vous le superviseur ?

- Oui, Monsieur. Mais nous sommes surveillés en permanence par le public et les autorités de contrôle des programmes audiovisuels. Il n'y aura pas de dérive.

- Je le souhaite, Olivier. Je vous le souhaite vraiment. »

« Il n'y aura aucun problème » se répétait Olivier. Et puis, même s'il y avait des incidents... Des médecins et une psychologue assuraient une permanence dans la prison, surveillant chaque cellule vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et des avocats chers payés avaient tout étudié. Le contrat signé par les candidats était en béton. Et le béton, c'était tout de même la spécialité locale !

## Carcer et autres libérations

Olivier était sorti du bureau avec la même boule dans la gorge qu'en y entrant. Parler lui avait été de plus en plus pénible. Il jouait sa carrière et la chaîne jouait quelque part sa survie. L'audience chutait sans arrêt avec les émissions traditionnelles. Même les jeux... La concurrence s'était montrée plus imaginative. Sans oublier que les téléspectateurs passaient de moins en moins de temps devant des émissions passives pour se concentrer toujours plus sur l'interactivité d'Internet. Mais cette fois-ci, c'était différent. Olivier se disait que son instinct ne le trompait pas. Dans l'ascenseur, il se le répétait sans cesse.

Il ne pouvait y avoir d'incident. Toutes les précautions étaient prises. Et le public surveillait. Si ça tournait vraiment mal, le public exigerait l'arrêt de l'émission. Et Olivier n'aurait qu'à abandonner le métier, prendre définitivement sa retraite, sous les huées. C'était le public le vrai gardien, dans cette histoire. Derrière les caméras. Avec une audience comme celle de la soirée de la veille, si quelque chose clochait, l'un au moins des téléspectateurs se plaindrait d'une manière si juste que même l'opportuniste qu'il était s'en rendrait compte. Non, tout ne pouvait que bien aller.

Olivier franchit le seuil de son bureau et la referma derrière lui. Il sentait ses jambes fléchir. Il s'appuya contre la porte de chêne massif et souffla. Il massa quelques instants le haut de son nez entre son

## Carcer et autres libérations

pouce et son index droits, appuyant au passage sur les canaux lacrymaux, en fermant les yeux. Il se sentit mieux.

Son bureau était bien plus petit que celui du Président. Mais il lui fallut tout de même une vingtaine de pas pour rejoindre son siège. En s'asseyant, il pivota celui-ci, se tournant vers la baie vitrée. Il posa sa jambe droite sur sa cuisse gauche, appuya son coude droit sur son genou du même côté et se massa le front, tout en regardant dehors.

Il y avait un grand ciel bleu. Un bleu glacial comme il n'y en a qu'en hiver. Pas un nuage à l'horizon. En bas, bien plus bas, des dizaines de mètres plus bas, loin, des voitures fonçaient sur la bretelle d'autoroute. Un peu plus loin de l'immeuble, le fleuve coulait comme d'habitude. Rien n'avait changé depuis la veille ou l'avant-veille. Rien.

Il devait y avoir du vent dehors : des vagues semblaient remonter le courant. Quelques oiseaux s'étaient tout de même posés à la surface. Parfois, l'un d'entre eux plongeait la tête sous l'onde, agitant les pattes de façon comique hors de l'eau. En ressortant, il avait le plus souvent un poisson dans le bec.

Olivier soupira et se retourna vers son bureau. Il alluma l'ordinateur, machinalement.

Un bref coup d'œil à la messagerie. Rien que de bien ordinaire. Le message quotidien sur les scores

## **Carcer et autres libérations**

d'audience, il le parcourut rapidement : il avait déjà les chiffres qui l'intéressaient. Des félicitations d'Untel et d'autres pour sa nouvelle émission. Hypocrites. Ils seraient tous candidats pour prendre sa place en cas d'échec. Ce serait à qui serait le plus vif pour se partager son cadavre. Mais c'était les règles du jeu. Comme les Tuniques Rouges, il avait signé son propre contrat. Même en l'ayant bien lu, il n'avait pas découvert tout de suite toute la sauvagerie dissimulée dans ce monde là par ces quelques lignes bien propres et bien nettes. Un beau contrat, bien ficelé. Un beau monde, bien ficelé ? Bah !

Leur liberté serait son échec.



## Carcer et autres libérations

### Appropriation

Carole se connecta à son site Internet personnel. Elle ne savait pas trop ce qu'elle aurait sur sa nouvelle machine, alors elle avait pris ses précautions. Elle cliqua sur un lien « partie privée » puis entra son identifiant et son code. Elle téléchargea ce dont elle avait besoin pour le moment. Si nécessaire, elle reviendrait. Où qu'elle soit, elle pouvait en quelque sorte faire un saut jusque chez elle. C'était l'une des magies du monde virtuel : l'abolition des distances. L'abolition des hauts murs aussi. Elle n'avait pas même vu ces murailles encerclant le bâtiment où elle était enfermée. Dès lors que des câbles plus fins qu'un cheveu passaient, elle passait.

Déjà, elle modifia les paramètres par défaut de son bureau virtuel. Adieu, le vert déprimant. En arrière plan, une image un peu sombre d'une cascade au cœur d'une forêt. Couleur par défaut des fonds : Noir. Textes : blanc. Adjonction de sons familiers pour les « évènements système » (interrogation, exclamation, vidage de la corbeille...). Réaménagement des menus pour les rendre plus pratiques. Choix de raccourcis adéquats sur le bureau. Voilà, désormais, elle était vraiment chez elle.

## Carcer et autres libérations

Carole sourit vraiment cette fois. Elle écarta grand les bras, tendant presque de les arracher de son corps, et souffla un grand coup. Elle se leva d'un coup, prit d'une main, sur la table, le plateau et la tasse, de l'autre main ouvrit le passe-plats (bip... bip...), enfourna le plateau dedans et le referma (plus de 'bip'). Prochain repas : midi. Si c'était pareil... Beurk.

Elle fit quelques flexions des jambes en gardant le dos bien droit et les bras bien levés vers le ciel, en soufflant à chaque fois que ses fesses descendaient. Un peu de sport lui semblait nécessaire. Il fallait qu'elle reste physiquement en forme.

Du bruit venant du passe-plats lui indiqua qu'un gardien était venu le vider. Elle ne prit pas la peine de vérifier. Le café –enfin, bon, le breuvage sombre– semblait avoir réveillé son corps, malgré tout. Elle traversa la pièce et franchit le rideau.

D'un côté, des toilettes. De l'autre, une douche. Entre les deux, un petit lavabo et une serviette accrochée au mur. Elle remit avec précautions le rideau en place. Elle vérifia qu'aucune des caméras du plafond ne pouvait désormais la voir. Quant à la webcam placée sur l'ordinateur... Elle baissa le pantalon de sa tunique rouge et s'assit sur le siège des toilettes. Elle ne portait qu'un pantalon et une veste, fournis par les organisateurs. Interdiction absolue de porter quelque vêtement ou sous-vêtement personnel.

## Carcer et autres libérations

En sortant de derrière le rideau, elle glissa une main sur la porte d'acier. Le froid du métal la fit frissonner. A cet instant, un petit moteur sembla se déclencher. Le chauffage s'était remis en route : de l'air chaud pulsé par une petite grille, dans le mur, au dessus de l'armoire. Les vingt degrés étaient garantis par contrat mais il n'y avait pas de thermomètre dans la pièce.

Carole prenait possession petit à petit de son nouveau domicile, maintenant qu'elle était bien réveillée. Faire le tour du propriétaire était facile et rapide : il suffisait de tourner autour de la table. Elle entreprit de mettre en place la literie. Visiblement, il lui resterait ce type de corvées à faire. Personne ne rentrerait dans sa cellule tant qu'elle y serait, donc tout ce qui s'y trouvait devait être entretenu par elle. Plus de lessive ni de cuisine, c'était déjà ça.

Dans l'armoire, elle ne trouva pas grand' chose. Une balayette et une pelle, une éponge, des produits de nettoyage...

De retour à son ordinateur, elle ouvrit son logiciel de messagerie. Un premier courrier lui rappelait les consignes : interdiction d'éteindre l'ordinateur, de

## Carcer et autres libérations

recouvrir les caméras, etc... Quelques téléspectateurs lui souhaitaient bonne chance.

Dans la barre des tâches, en bas de l'écran, Carole aperçut quelques icônes qu'elle ne connaissait pas. Elle tenta d'ouvrir l'une d'elle en double-cliquant dessus. Un message apparut : « Ce programme permet le bon déroulement de l'émission et sa bonne retransmission. Il est formellement interdit de le stopper. En cas de désobéissance à cette consigne, l'accès à Internet sera suspendu immédiatement jusqu'à rétablissement des paramètres exigés par le règlement du jeu. » Elle ferma la fenêtre du message. Il y avait des logiciels « Big Brother » sur l'ordinateur. Carole ne se sentit plus totalement chez elle. Ou, plutôt, c'était comme si un voisin prenait ses jumelles et l'observait à travers la fenêtre, en permanence. En fait, c'étaient des milliers, des millions de voisins. Elle le savait depuis le début. C'était le jeu. Elle frémit, comme si un courant d'air glacé avait jailli d'on ne sait où pour se glisser le long de son épine dorsale.

Elle ouvrit son navigateur et se connecta à la page d'accueil de l'émission. Quelques liens plus loin, elle atteignit ce qu'elle cherchait : la liste de tous les candidats. A côté de chaque nom, une photo et un bref descriptif : âge, taille, profession antérieure...

## Carcer et autres libérations

L'ensemble constituait une zone réactive. En cliquant dessus, on atteignait la page consacrée au candidat.

On pouvait, en direct, suivre ce qui passait dans chaque cellule en choisissant l'une des quatre caméras. Un autre lien permettait de retrouver une photo du bureau virtuel et de voir en temps réel ce que réalisait la Tunique Rouge sur son ordinateur.

Il y avait aussi un espace de 'chat' : vue à partir de la webcam placée sur l'écran, zone de dialogue textuel...

D'autres liens permettaient d'envoyer des courriers électroniques au candidat que l'on espionnait, de consulter le « journal de bord » de sa cellule... et de voter pour ou contre son maintien en détention, son maintien dans le jeu. Sa liberté était sa défaite.

Carole ouvrit celui de sa propre cellule. Elle savait que c'était techniquement possible mais qu'on osa afficher 'cela' en direct sur Internet... Tout ce qu'elle avait fait était mentionné : heure de la connexion, liste des pages web visités, durée de la visite, logiciels utilisés, nombre de messages reçus et envoyés...

Une zone était réservée pour ce qu'elle écrirait elle-même. Un des liens présents sur son ordinateur lui permettait d'accéder rapidement à celle-ci et elle seule pouvait y écrire. Mais, après validation, elle ne pourrait plus effacer.

## **Carcer et autres libérations**

« Ce matin, je me suis fait emprisonnée pour de faux. Pour un jeu. Mais je commence à me demander si c'est vraiment un jeu, si c'est vraiment pour de faux... »

Le texte s'était automatiquement implanté au bon endroit et un lien placé à sa suite permettait d'écrire un message à Carole pour commenter le passage. Elle cliqua dessus et s'envoya un message, pour voir.

Quelques instants après, elle reçut le courrier. Il reprenait le texte et derrière, un commentaire : « De carole@carcer.play : tu as l'air bien triste. Pourtant, tu as choisi... »

Carole ferma le logiciel de messagerie.

## Carcer et autres libérations

### Surf

De petits nuages blancs commençaient à envahir le ciel bleu, poussés par une petite brise venue de la mer. A peine voilé, le soleil continuait de briller fortement. Il demeurait impossible de le fixer. A vrai dire, cela avait peu d'importance : personne ne levait trop la tête dans la ville tentaculaire.

Celle-ci s'étirait le long du fleuve. Les flots zigzaguaient dans un paysage urbain grisâtre, charriant des objets de toutes sortes. Plus aucun pêcheur de ne hasardait à pratiquer son art en ces lieux. Les plaintes ne venaient pas d'eux mais plutôt des capitaines des nombreuses péniches allant et venant. On ne comptait plus les coques endommagées par quelque carcasse de voiture, poutrelle métallique ou meuble. Quant à s'y baigner, il faudrait aimer le purin au point de s'y rouler.

Cependant, les foules affairées ne se préoccupaient pas de tout cela. Elles conservaient leur démarche de zombies. Elles se répandaient comme un liquide immonde jusque dans les moindres interstices des bâtiments, parfois jolis, constituant la ville.

Les grandes arches de pierre s'y opposaient aux hauts murs de verre et d'acier. Pour certains immeubles, les architectes avaient voulu allier l'ancien et le moderne, la tradition et l'innovation, l'acier et la pierre.

## Carcer et autres libérations

Ailleurs, au centre d'un vieux quartier, de longs murs de pierre dépassaient en hauteur la plupart des vieux arbres bordant l'avenue contiguë.

Mais, ici, au bord du fleuve, sur une petite colline dominant naturellement la ville, l'immeuble ne comportait pas une seule pierre. L'acier brillait autant que le verre. Un flot ininterrompu d'entrées et de sorties animait le hall, au pied de la tour.

Plusieurs dizaines d'étages plus haut, un PDG discutait maintenant de l'achat d'une émission de télévision australienne. Mis à part leur teint de peau bronzé contrastant avec la blancheur de leurs dents et la blondeur de leurs cheveux, rien ne semblait séparer les négociateurs des antipodes des dirigeants de cette chaîne de télévision. Tous étaient enfoncés dans leurs fauteuils. Tous parlaient un anglais parfait et sans accent, digne d'Oxford. Il n'y avaient guère que quelques millions d'euros entre eux.

Un peu plus bas, Olivier regardait le fleuve. Debout, il faisait face à la ville, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon. Sentiment de domination fragile. Les fourmis s'activaient au dessous de lui, sur les berges du fleuves, à pieds ou en voitures. Il aurait aimé pouvoir en écraser quelques unes, juste histoire de se rassurer. Mais la proximité de la fenêtre, la hauteur aussi, lui donnaient l'impression d'être sur la



## Carcer et autres libérations

Roche Tarpéienne. Vertige. Il se savait près du gouffre autant que de la gloire. Si ça marchait... Les chiffres étaient bons jusqu'à présent. Les annonceurs suivaient. Les recettes publicitaires étaient reparties à la hausse après des mois de baisse au profit des concurrents.

Il se retourna vers son ordinateur et s'assit, commençant à pianoter sur le clavier.

Arrivé sur le site de l'émission, il commença par aller voir les mosaïques. Il avait appelé comme cela les pages présentant en un coup d'œil ce qui se passait dans un corps de bâtiment : des images issues des caméras accrochées aux plafonds des cellules et des couloirs. En cliquant sur une image, on l'agrandissait et on pouvait retrouver la page consacrée au détenu-joueur (si c'était une cellule) ou au lieu. Même les gardiens étaient sous surveillance vidéo permanente. A la différence des détenus-joueurs, ils n'étaient dans le jeu que huit heures par jour. Et ils n'interagissaient pas avec le public. Chacun restait parfaitement indifférencié : juste « un » gardien, parmi les autres.

Sur le forum du site, la sauce était en train de prendre. Au sens propre. Des détenus-joueurs s'étaient plaints de la nourriture. Des internautes prenaient leur parti tandis que d'autres se moquaient d'eux : leurs conditions de vie devaient être proches de la vie

## Carcer et autres libérations

carcérale, c'était le jeu pour lequel tous les joueurs avaient signé. Nombreux échanges. De la polémique. Très bien tout ça. Les publicités surgissaient régulièrement dans des endroits variés de l'écran.

Pour la première fois de la journée, Olivier sourit avec soulagement. Finalement, les choses se présentaient plutôt bien.

Il prit un quotidien frais du jour dans la pile de journaux posée sur son bureau. Un article en une s'offusquait de l'émission de télé-poubelle *Carcer*. Le chroniqueur s'emportait contre un nouveau sommet dans la bêtise et l'horreur en direct. Cette fois, Olivier se mit à rire à gorge déployée. Quand ce serait fini, il faudrait qu'il songe à envoyer ses remerciements à cet imbécile grâce à qui les rares bons bourgeois à ne pas connaître encore l'émission se précipiteraient pour admirer la chose. Le voyeurisme est une drogue dure. Et, depuis des années, les téléspectateurs ne parvenaient pas à se sevrer.

L'audience des autres émissions de télé-réalité était en chute libre. *Carcer* exploitait un nouveau filon, encore plus gore que tout ce qui l'avait précédé. Visiblement, le filon était riche.

Dans un magazine, des photos prises d'hélicoptère montraient la prison du jeu sous tous les angles, avant et après les travaux de transformation. Il y

## **Carcer et autres libérations**

avait aussi le « reportage exclusif » sur l'incarcération de début de jeu : quelques photos un peu floues de l'entrée des camions amenant les détenus-joueurs, avec quelques légendes lapidaires dignes d'un commentaire sportif. Un peu plus loin, un journaliste interviewait un psychologue sur les raisons poussant des jeunes gens a priori normaux à participer à ce genre d'émissions. Les réponses étaient parfaitement plates. Pas le moindre relief, pas la moindre originalité. Olivier eut l'impression de relire pour la centième fois le même texte, vu et revu dans de nombreux journaux depuis des années.

Pourtant, il y en avait des choses à dire...

Olivier s'étonnait que l'originalité du concept n'apparaisse pas plus clairement aux soi-disant spécialistes. En fait, pensa-t-il, il est probable qu'ils n'aient pas jugé utile et rentable d'y réfléchir. Ils vendent une soupe pré-digérée à de nombreuses reprises. Pourquoi se fatiguer à chercher plus loin ?

La première différence aurait pourtant dû sauter aux yeux :

**La suite est en vente sur**  
**<http://www.pierrebehel.com>**